

De quelques films politiques

Philippe Gajan

Number 158, September 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/67653ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gajan, P. (2012). De quelques films politiques. *24 images*, (158), 57–57.

De quelques films politiques

par Philippe Gajan

Restaurer la vérité et la transmettre aux générations futures. Je sens que c'est ma mission en tant que cinéaste. – Koji Wakamatsu

Elia Suleiman, interrogé sur les printemps arabes et les trois films résonnant sur l'actualité de leurs pays respectifs, l'égyptien *Après la bataille*, le marocain *Les chevaux de Dieu* et l'algérien *Le repent*, esquiva la question et répondait : « Je n'ai pas vu leurs films, mais par expérience, je sais qu'il vaut mieux prendre le temps de digérer les événements avant d'en parler. Une œuvre d'art ne se fait pas en dix jours et nul ne peut décréter de sa valeur en aussi peu de temps. Pour l'instant, ce qu'on peut raconter de ce printemps arabe s'apparente forcément à ce qu'on en a vu à la télévision, comment pourrait-il en être autrement ? » Et à la remarque voulant que lui-même porte dans son œuvre un regard sur le conflit israélo-palestinien, il ajoutait ceci : « C'est ce que vous croyez, mais ce que je mets dans mes films est toujours inspiré de faits qui ont eu lieu au moins dix ans auparavant. Il faut de la distance pour réussir à styler des faits. »

Il est troublant de constater qu'effectivement Suleiman, sans avoir vu ces films, vise assez juste (pour le film de Yousry Nasrallah, voir le texte de Jacques Kermabon p. 54). Nabil Ayouch, dans *Les chevaux de Dieu*, traite de l'enrôlement par les islamistes des jeunes des bidonvilles au moment des attentats de 2003 à Casablanca. Merzak Allouache, dans *Le repent*, s'intéresse à la loi d'amnistie de 2009 qui accordait le pardon aux islamistes qui sortaient du maquis. Des sujets forts, mais des traitements réalistes et des cinéastes qui se limitent à illustrer des thèses avec beaucoup d'émotion certes, mais peu de vision. Et au final, des films « politiquement corrects », certainement sincères mais qui, au nom de la réalité, restent à quai quand il s'agit d'embrasser la complexité des situations. Allouache et Ayouch figent l'histoire récente et n'apportent aucun éclairage nouveau sur ces sujets.

Les films politiques les plus intéressants cette année se distancient donc avec leur matière à l'instar de l'épatant (et très drôle!) *No* de Pablo Larrain qui pose de façon habile (et détournée) la question de la démocratie en relatant la campagne publicitaire du Non au Chili en 1988. Mais si l'on cherchait un grand film politique à Cannes cette année, c'est bien du côté de l'irréductible Wakamatsu qu'il fallait regarder.

Dans *25 novembre 1970, le jour où Mishima s'est donné la mort*, Koji Wakamatsu, cinéaste d'extrême gauche, porte un regard à la fois lucide, fascinant et étonnamment pudique sur l'immense icône ultra-nationaliste, comme s'il souhaitait percer le mystère de celui qui vivra profondément sa vie comme sa mort selon ses convictions. En utilisant une forme très sage (une vidéo de type téléfilm, rebutante au premier abord), le cinéaste va pourtant droit au but. Sobrement, Wakamatsu déroule le récit à partir du moment où l'écrivain, poussé par les événements insurrectionnels de 1966 qui vont suivre la signature du traité de sécurité

américano-japonais (AMPO), prend la décision de mettre un terme à sa carrière littéraire et de passer à l'acte en créant sa propre milice paramilitaire. Jamais Mishima n'aura été approché d'aussi près et surtout avec autant de dignité dans ses dimensions d'homme et de « demi-dieu ».

Le film complète ainsi un diptyque passionnant avec *United Red Army* (voir p. 36) réalisé quatre ans auparavant, tout en inversant la proposition esthétique du premier volet. À la forme furieuse et débridée de ce récit plein de bruit et de fureur, répond son *Mishima* très austère pour mieux se concentrer sur cette extraordinaire personnalité qui a marqué et qui marque encore le Japon de l'après-guerre. Les étudiants radicaux et Mishima voulaient la même chose, c'est-à-dire renverser un régime corrompu pour sauver le Japon. Mais ils n'empruntèrent pas la même voie. En fait, d'une certaine manière,



25 novembre 1970, le jour où Mishima s'est donné la mort de Koji Wakamatsu

Mishima était déjà mort à ce moment, car il ne pouvait plus vivre dans son pays lorsque l'empereur Hiro-Hito décida de renoncer aux origines divines de la lignée impériale. Il choisit le code des hommes d'honneur et donc la mort, considérant que : « Si nous estimons qu'il est si important de vivre avec dignité, comment ne pas accorder la même valeur à la mort ? Aucune mort n'est futile ».

Wakamatsu ne pouvait pas filmer ce destin de la même manière qu'il filma le fanatisme décrit dans *United Red Army*. Lui qui ne partageait évidemment pas les idées de Mishima (il racontait qu'à l'époque, il ne voulait pas lire son œuvre de peur d'être influencé), aura su 40 ans plus tard le réhabiliter, non pas politiquement mais en tant qu'être humain, embrassant du même coup l'histoire d'un Japon qui n'aura suivi aucune de ces deux voies. C'est grand, radical et cela résonne de façon extrêmement contemporaine sur notre monde. ■